

chaleur était telle que je gisais dans un bain de sueur, haletant, brûlant. Bientôt je n'y tins plus. Je résolus de sacrifier mes bras et mes mains aux monastiques. Je gardai le drap sur ma figure, je sortis les bras et posai les mains sur le lit.

Eh bien, je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais par cette température d'enfer mon sang se glaça dans les veines. Je venais de poser la main droite sur un serpent étendu là en travers du lit. Je l'avais presque empoigné. Oai, un serpent, tout ce qu'il y a de plus serpent, froid et immobile comme la mort.

Les serpents ont le sommeil dur. Celui-là dormait solidement. Il ne remua point. Je retirai doucement les mains et les replaçai sous le drap.

Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, je le répète ; je ne suis pas plus brave non plus. Ça pendant, si je me trouvais face à face avec un lion et que j'eusse en main un bon fusil, j'ai la ferme conviction que j'aurais assez de sang-froid pour lui envoyer une balle visée de mon mieux avant de lui permettre de se servir une tranche de ma personne. Mais un serpent, dans la nuit noire, là, sur moi sans armes, sans aucun moyen de défense ou de retraite, sans aucune espèce de protection, presque nu, c'est bien autre chose !

La situation me parut horrible.

J'ai toujours eu horreur des bêtes qui rampent, surtout de celles qui sont froides et humides. Je n'ai jamais même pu toucher un poisson. Si j'avais été le premier homme créé, j'aurais sauvé le genre humain en ma personne : je n'aurais jamais pu manger tranquillement une pomme à côté d'un serpent, fût-ce en la compagnie de la plus jolie femme du monde.

J'aimerais mieux rencontrer un loup affamé au coin d'un bois que de savoir dans ma chambre un centipède, un scorpion, une grosse araignée ou même un inoffensif scarabée. Un lézard me ferait courir à toutes jambes. Un serpent, jugez donc !

Une sueur froide me couvrait de la tête aux pieds. J'étais collé au lit, paralysé de peur.

Que faire ?

Me lever et me sauver ? Oai, sans doute ; mais je le réveillerais peut-être et il me clouerait à la porte. Attendre jusqu'au jour me parut ce qu'il y avait de plus sage à faire. Oai, mais hélas ! il ne devait être que minuit à peine et jamais, au grand jamais, je ne pourrais endurer ce cauchemar vivant pendant sept mortelles heures.

Le serpent ne bougeait pas, ni moi non plus. Je le sentais sur moi dans toute sa longueur. Ce qui me semblait étrange, c'est qu'il dormait tout allongé, au lieu d'être pelotonné comme le sont généralement ses semblables quand ils dorment. Par quelques petits mouvements imperceptibles des deux genoux, je jugeai que mon serpent avait environ trois pieds de longueur. C'est la longueur du *death adder* australien. Le vertige me prit à l'idée que ce monstre, dont la morsure donne la mort presque instantanément, était là prêt à m'expédier à son réveil.

Je songai alors à un autre plan. Rouler tout doucement mon drap et l'y envelopper, puis l'étouffer. Oai, parbleu, c'est bien simple ; malheureusement l'obscurité était complète et les risques à courir énormes. Il pourrait se glisser lentement hors de l'étreinte et me donner au bras le coup fatal. Non, autre chose encore, mais d'abord de la lumière, au risque de tout perdre.

Hanté de Laocoon père et fils, fiévreux, fou, dégoûtant, cette obscurité multipliait mes angoisses et me faisait entrevoir la situation comme terrible et sans espoir.

J'étais presque prêt à me résigner à mon sort. J'eus même quelques secondes de calme, grâce à la pensée que la mort occasionnée par la morsure d'un serpent n'est point douloureuse. On s'endort et l'on ne se réveille plus. Je songai à Cléopâtre. Parbleu, mieux valait mourir ainsi que de la goutte ou de rhumatismes.

Mais pas du tout. Je ne voulais mourir ni comme cela, ni autrement, ni sans douleur ni avec douleur. Mourir sans s'en apercevoir c'était mourir tout de même, et je ne peux pas vous dire combien je suis reconnaissant de me sentir en vie !

Je devenais fou, et je sentis que la lumière seule me ramènerait à la raison. Je ne voulais plus

d'incertitude, je voulais regarder mon ennemi dans le blanc des yeux... ou plutôt, de côté, comme on m'avait toujours recommandé de le faire.

Mon serpent était toujours là, bien endormi, immobile, ne se doutant nullement qu'un homme de près de six pieds, jeune encore, fort et bien portant, tremblait sous lui, être immonde d'un pouce et demi d'épaisseur et de trois pieds de longueur à peine.

J'allongeai le bras droit et j'atteignis les allumettes qui se trouvaient sur la table de nuit. Ce fut là une manœuvre qui prit dix minutes à exécuter. Sans remuer, après des efforts inouïs, je réussis à allumer la bougie. La lumière m'effraya d'abord. J'allais probablement réveiller le serpent et le duel allait commencer.

Le serpent ne bougea point.

Je m'enhardis jusqu'à sortir la moitié de la tête et à jeter un regard craintif le long du lit. Mon serpent était là, toujours endormi, droit comme un i. Je m'enhardis davantage et réussis à m'extraire du lit. J'allai vite chercher ma bonne canne de Tolède. "Pan, ça y est," ou du moins j'étais prêt à vendre chèrement ma vie.

Je regardai sur la cheminée, dans tous les coins, point de canne. C'était un sort. Où pouvait bien être cette canne ?

Je revins près du lit. Je pris la bougie, et me sentant enfin bien et vraiment éveillé, en possession de toutes mes facultés, je m'approchai et regardai le serpent.

— Ah ! cette canne, m'écriai-je, en riant aux éclats, faut-il être bête tout de même !

MAX O'RELL.

CHRONIQUE DE LA MODE

L'amour de la toilette est devenu tel chez presque toutes les femmes de nos jours, que l'on ne cherche même plus à se dispenser de s'habiller très élégamment lorsque l'on est à la campagne, où les mêmes étiffes, les mêmes formes et les mêmes garnitures que l'on porte aux réceptions citadines se retrouvent au milieu des poules, des montons et des vaches.

A cela on répond que l'on s'habille pour soi et non pour la galerie. Est-ce bien vrai ?

Et, lorsque l'on se fait très belle, n'a-t-on pas toujours un peu l'espoir d'être vue et admirée ? Tout devient fantaisie en fait de jupes ; car, avec la jupe cloche, toujours doublée, collante sur les hanches et des plus évasées dans le bas, nous en voyons d'autres, très amples et droites, plissées à très larges plis plats autour de la ceinture ; celles-là, on le comprend, ne peuvent être doublées ; mais elles nécessitent, afin de ne pas trop s'éloigner de la note jupe actuelle, un fond de jupe très collant sur les hanches, leur donnant du soutien.

C'est donc toujours la jupe cloche, dont la jupe plissée à gros plis ronds semble être l'ornement et la seconde jupe.

Il est à remarquer que, à part tous les genres de blouses, si commodes et que nous portons toutes avec tant d'entrain, les jupes ont bien plus d'élégance que les corsages, dont les ornements seuls font la valeur.

Ils ont même quelquefois, lorsqu'ils sont fermés sur le devant, une sorte de raideur donnée par les baleines et qu'il est bien facile d'éviter par l'emploi de la nouvelle agrafe-baleine à ressort, si commode et donnant au corsage une grande souplesse, lorsqu'on a soin de ne laisser aucune interruption entre chaque agrafe. Ainsi cousues très exactement et très solidement à la suite les unes des autres, elles ont le soutien de la baleine, tout en conservant au corsage sa souplesse et sa grâce.

Nous voilà donc toutes obligées d'employer ce nouveau système.

Arriverons-nous ou non à un nouveau règne de la crinoline ? Je crois pouvoir avec assurance répondre : non... Personne n'en veut, personne ne la désire, et l'on trouvera bien, sans cette monstruosité, le moyen de soutenir la largeur du bas des jupes, la seule qui soit réellement gracieuse et jolie. Est-ce que nous n'y arrivons pas déjà par les cerclottes et le crin dans le bas des robes ?

Ca que nous avons étant joli, ne serions-nous pas insensées de le changer pour l'horrible ? Aucune crainte donc à avoir de ce côté.

Point de diminution dans la splendeur des manches. Elles sont toujours énormes, et nous ne nous en plaignons plus, tant l'habitude de les voir ainsi s'est invétérée, et nous regarderions avec étonnement, sinon avec mépris, une manche plate, que nous eussions admirée autrefois.

Je ne vois presque plus de volants sur les jupes ; ils ne sont plus à l'ordre du jour ; mais ils reviennent, soyez en certaines. Il faut seulement leur laisser le temps de se faire oublier assez pour nous réapparaître comme une nouveauté.

La toilette qui va devenir la plus occupante sera certainement celle des voyages, l'automne étant la saison des excursions et des promenades.

Ce sont les costumes tailleur qui vont certainement en avoir tous les honneurs, et l'étoffe préférée sera toujours le drap, dans les teintes neutres, parmi lesquelles le gris de fer aura certainement la préférence.

J'en ai vu un dans ce genre dont la description pourra peut-être vous être utile. Le corsage, forme blouse, était en surah vieux rouge, mis dans la jupe sous une ceinture de cuir même nuance. Le bas de la jupe était orné par un biais de drap gris fer comme elle et était accompagné de quelques pointes remontantes, également en biais. Cette adjonction n'est pas ce que j'ai trouvé de plus joli, et je lui aurais préféré un second biais plat autour de la jupe. Sur les épaules, un grand collet très collant, à col montant, était aussi orné d'un biais posé à plat dans le bas.

Ce collet, très ouvert sur le devant, laissait apercevoir un nœud-cravate en mousseline de soie blanche.

Déjà, avec le costume que l'on pourrait appeler demi-saison, nous voyons apparaître les chapeaux de feutre qui disent : hiver. Aussi ne nous hâtons pas de les prendre ; on est si longtemps en hiver !... Craignons surtout de nous hâter lorsque la mode ne nous offre aucun changement appréciable. Peut-être n'en apportera-t-elle pas ; mais les trop pressées ont presque toujours lieu de regretter leur précipitation.

Il est plus que probable cependant que grands chapeaux et petites capotes resteront à l'ordre du jour bien longtemps encore. Quant aux ornements, qu'inventer de plus que vous ne connaissez ? Le feutre, quoiqu'il soit aussi chapeau d'hiver, est cependant également un intermédiaire entre la paille et le velours ; c'est donc particulièrement le chapeau de printemps et d'automne, et il est rarement garni de fleurs ; avec lui, on ne voit que plumes et rubans. Il ne paraît pas douteux que les plumes vont avoir plus de succès que jamais, et non seulement elles garniront les coiffures, mais on nous assure qu'elles feront aussi les coiffures elles-mêmes, tant les chapeaux en seront recouverts.

Il n'y aura plus alors ni feutre ni velours, le chapeau ne devant servir, en quelque sorte, que de carcasse.

A cela nous n'aurons rien à dire, car, non seulement ce sera la mode, mais ce sera aussi l'une des plus jolies et élégantes.

Du temps de nos grand-mères, les jeunes filles ne portaient pas de plumes ; mais nous ne sommes plus au temps de nos mères-grandes, et, cet hiver, elles s'en pareront tout autant que leurs sœurs mariées et les douairières.

Je terminais une précédente chronique en donnant à un grand nombre de lectrices qui m'avaient fait l'honneur de me demander mon avis, quelques conseils hygiéniques relativement à la beauté des dents, et je leur indiquais l'eau du docteur Pierre comme souveraine, à mon avis, pour les soins de la bouche. On me demande maintenant de différents côtés où s'achète cette eau ; mais, charmantes lectrices, l'eau du docteur Pierre se trouve partout, et le plus petit parfumeur du monde vous en fournira un flacon.

BLANCHE VALMONT.

C'est par l'éducation qu'on peut réformer la société et la guérir des maux qui la tourmentent. — PLATON.